

Luciana PERSICE NOGUEIRA-PRETTI

Université d'État de Rio de Janeiro (Brésil)

Article de recherche original

La polémique comme divulgation de la traduction littéraire à la Belle Époque : *Le Banquet* et *La Revue Blanche* contre le traducteur Théodore de Wyzewa

1. Introduction

Vers les années 1880, fleurissent en France, notamment à Paris, les revues dites petites ou jeunes, artisanales et, pour la plupart, éphémères, fondées principalement par de jeunes écrivains ou académiciens qui trouvent dans ces véhicules un espace pour la publication de leurs textes, leurs essais critiques sur l'art et la littérature, concurrençant (ou ayant l'intention de le faire) des revues de grand prestige et des journaux à grand tirage. Plusieurs d'entre elles avaient des sections sur des titres littéraires étrangers, contribuant à la diffusion et au débat sur les nouveaux auteurs (principalement européens) et la pertinence ou non de leur importation (impliquant plusieurs étapes liées à la traduction et à la commercialisation). Cet épanouissement va de pair avec la multiplication des traductions, et des interactions (artistiques et commerciales) entre éditeurs et écrivains de différents pays, dans ce que l'on peut qualifier de **cosmopolitisme littéraire**.

À ce sujet, le spécialiste Blaise Wilfert-Portal explique :

Le rôle de l'importation de l'étranger dans les jeunes revues des années 1885-1895 est un fait général, quelquefois mentionné et étudié, mais largement sous-estimé dans l'ensemble. Traductions de textes de fiction, de théâtre ou de poésies, comptes rendus de lecture d'ouvrages étrangers, participation aux grandes polémiques en cours sur les auteurs scandinaves ou les romanciers russes qui défrayaient alors la chronique, présentations

synthétiques à visée informative de tel ou tel courant littéraire à l'étranger, revue des revues étrangères et résumé succinct de leur contenu : sous diverses formes, la littérature étrangère y est très présente, et elle est l'un des traits les plus marquants de cette nouvelle vague de périodiques. Mais elle se heurte aussi à des limites sévères, notamment celles de la modestie des contacts internationaux que des revues sont en mesure d'établir, et surtout celles qu'impose le coût de la traduction en régime de droit d'auteur. (Wilfert-Portal, 2018: 261)

Pour les jeunes écrivains, la traduction pourrait être un moyen de se faire connaître dans le monde littéraire et d'optimiser des opportunités de publication. Elle pourrait également ou alternativement être un moyen de subsistance temporaire. Toujours selon Wilfert-Portal, l'activité de traducteur était un travail peu prestigieux et mal rémunéré, et rares étaient ceux qui en faisaient leur unique ou principale profession. Certains traducteurs ont même eu recours à l'aide de personnes sans réputation dans le milieu académique ou artistique, comme des étudiants et des femmes qui gravitaient autour ou en marge du milieu éditorial, incombant au traducteur le soin de réviser et/ou d'adapter la traduction, lui donnant son aspect et sa forme définitive, en plus de sa signature (en règle générale, sans reconnaître son collaborateur).

Parfois, cependant, la tâche de traduction revenait aux rédacteurs des petites revues eux-mêmes. Ces hommes qui écrivent, supervisent l'écriture d'autrui, gèrent des maisons d'édition, réalisent des contacts et des contrats, élaborent des politiques de vente et d'importation de textes et de titres, constituent les « **hommes doubles** » dont parle Christophe Charle dans *Paris fin de siècle, culture et politique* (1998: 91) : ils cumulent différentes fonctions, de lecteur d'un ouvrage en langue étrangère, à traducteur ou intermédiaire dans une transaction entre auteur et traducteur, en passant par celle d'agent promoteur à la fois de l'auteur et de l'ouvrage, en plus des activités concernant la critique, la publicité ou le commentaire, dans une chaîne longue et complexe de processus impliquant chaque titre, à chaque cas.

L'un de ces hommes doubles, d'une grande notoriété et renommée à son époque, et pratiquement inconnu aujourd'hui, est Théodore de Wyzewa (1868-1917), écrivain polyglotte d'origine polonaise qui acquit notoriété et prestige en tant que critique musical et littéraire.

2. Quelques enjeux concernant la traduction littéraire à la Belle Époque

Wilfert-Portal rappelle et signale que quelques traducteurs, dans la pratique du recours aux collaborateurs (reconnus ou non) évoqués ci-haut, ne maîtrisaient pas la langue qu'ils traduisaient. D'une part, cela générait une méfiance de la part de certains auteurs au moment d'autoriser la traduction de leurs œuvres en France, conduisant, dans certains cas, à n'autoriser la traduction que par des traducteurs spécifiques, auxquels ils faisaient confiance. D'autre part, il n'est pas rare que ceux qui signaient les traductions contactent des émigrés, des locuteurs natifs pas forcément traducteurs ou écrivains :

La question de la compétence linguistique du traducteur ne paraissait, de ce fait, pas centrale dans l'opération de traduction, dont on ne voulait retenir que la mise en français. Nombre de traducteurs s'adjoignaient ainsi les services d'un « naturel » de la langue, comme le prolifique Ernest Jaubert, auteur de pièces de théâtre et conservateur du Musée pédagogique de la Ville de Paris, qui traduit un nombre considérable de textes russes, romans d'adultes ou textes pour enfants, sans connaître un mot de russe, mais en recourant aux services d'immigrés comme Léon Golschmann ou Victor Tseytline, inconnus quant à eux. (Wilfert-Portal, 2002: 36)

Il est évident que la question du statut auctorial d'une traduction, bien que soumise à un processus de régulation progressive à cette époque, est encore particulièrement nébuleuse. Or, ces vides juridiques engendrent toutes sortes de partenariats et de collaborations – reconnus, assumés, identifiés, ou non.

De manière complémentaire, il se pose la question de l'adaptation critiquée, mais pratiquée, du texte source (c'est-à-dire un travail de domestication du texte étranger dans le but de se conformer au goût de l'époque et/ou aux besoins ponctuels du marché éditorial). L'adaptation, par définition, n'exige pas la fidélité au texte, ni dans sa forme ni dans son contenu (des sections entières sont supprimées, voire ajoutées à ce moment de l'histoire de la traduction), et l'intervention du traducteur, en termes linguistiques, finit par être camouflée, ou effacée, face aux autres interventions qui affectent le texte traduit.

Dans ce contexte de pratiques de traduction qui adaptent les ouvrages au goût

du marché éditorial, dans la perpétration des « belles infidèles », ainsi que d'associations douteuses entre traducteurs qui signent et traducteurs qui réalisent effectivement la traduction, il convient de souligner ce que la critique Pascale Casanova définit, dans *La République mondiale des lettres* (2008), comme le phénomène du « **prestige littéraire** » :

Le « prestige littéraire » s'enracine aussi dans un « milieu » professionnel plus ou moins nombreux, un public restreint et cultivé, l'intérêt d'une aristocratie ou d'une bourgeoisie éclairée, des salons, une presse spécialisée, des collections littéraires concurrentes et prestigieuses, des éditeurs recherchés, des découvreurs réputés – dont la réputation et l'autorité peuvent être nationales ou internationales – et, bien sûr, des écrivains célèbres, respectés et qui se consacrent entièrement à leur tâche d'écriture [...]. Ce capital s'incarne donc aussi dans tous ceux qui le transmettent, s'en emparent, le transforment et le réactualisent. Il existe sous la forme des institutions littéraires, académies, jurys, revues, critiques, écoles littéraires, dont la légitimité se mesure au nombre, à l'ancienneté et à l'efficacité de la reconnaissance qu'ils décrètent. Les pays à tradition littéraire revivent à chaque instant, à travers tous ceux qui y participent ou ceux qui s'en estiment comptables, leur patrimoine littéraire. (Casanova, 2008: 35)

Ainsi, force est de constater que les petites revues entendent s'insérer dans le « capital » culturel et littéraire de leur temps, et s'intégrer dans la dynamique d'actualisation et de dynamisation d'un « patrimoine » et, ce faisant, s'approprient une part de leur prestige. Le commentaire et la traduction de la littérature étrangère est un véhicule privilégié pour mener à bien cette tâche, car il permettra aux jeunes éditeurs de contribuer aux débats existants, ainsi que d'en générer d'autres, qui peuvent leur être opportuns dans la recherche d'ouvertures de nouveaux espaces dans le milieu intellectuel et littéraire. Pour une telle insertion, le recours à la polémique, à l'autoprojection et à l'autopromotion est une stratégie efficace pour « transformer » et « réactualiser », dans la dynamique du « capital littéraire », le « capital critique » : il développe, avec les petites revues, le discours contre la presse consacrée.

Notre propos est ici d'illustrer cette pratique en mettant en lumière deux campagnes orchestrées contre un représentant de la presse grand public, un

traducteur et critique renommé, qui ont donné de bons résultats aux détracteurs : *Le Banquet* (1892-1893) et *La Revue Blanche* (1891-1903) se succèdent pour attaquer Théodore de Wyzewa.

Cet écrivain, traducteur et critique joua un rôle extrêmement important dans la promotion du mouvement symboliste en France et, à ce jour, ses titres sur la musique, et plus particulièrement sur Wagner, sont réédités. Il écrit pour les journaux conservateurs *Le Figaro* et *l'Echo de Paris*, ainsi que pour d'importantes revues telles que la *Revue Wagnérienne*, la *Revue Indépendante*, la *Revue Bleue*, la *Revue des Deux Mondes* et le *Mercur de France*. Il a reçu plusieurs prix¹, publié 24 livres sur l'art et la littérature, et traduit un total de 39 livres tout au long de sa carrière, à partir de l'allemand, du russe, du polonais, du latin, de l'italien, du danois et de l'anglais. Véritable phénomène en son temps, presque oublié aujourd'hui, il est la cible idéale des jeunes contributeurs des revues en question. Il n'est pas négligeable que les deux revues aient une grande affinité idéologique, au point qu'avec la dissolution du *Banquet*, la plupart de ses membres ont intégré la *Revue Blanche*, dans une démarche de continuité, y compris l'antagonisme à Wyzewa.²

3. *Le Banquet* et sa polémique

La jeune et éphémère revue *Le Banquet* (1892-1893) a pour plus impressionnante réussite le titre de pionnière dans la diffusion de l'œuvre de Friedrich Nietzsche en France. Cette revue essentiellement cosmopolite diffuse des ouvrages de diverses littératures nationales, et sert, entre autres campagnes, de véhicule de propagande à une traduction réalisée par deux de ses éditeurs : Daniel Halévy (1872-1962) et Robert Dreyfus (1873-1939) – premiers traducteurs d'une œuvre complète de Friedrich Nietzsche en France : *Le Cas Wagner. Un problème musical*.

Fin 1892, la revue annonce la publication de cette brochure par Schulz. Plusieurs

¹ Prix Marcelin-Ghérin (1898) pour l'essai *Écrivains étrangers* ; Prix Jules Janin (1902) pour la traduction de *La légende dorée*, de Jacopo da Varazze (ou Jacques de Voragine) ; Prix Calmann-Lévy (1907, peut-être pour *Les Maîtres italiens d'autrefois, écoles du Nord*, 1907) ; et Prix Alfred-Née (1913, peut-être pour *W. A. Mozart : sa vie musicale et son œuvre de l'enfance à la pleine maturité, 1756-1777, essai de biographie critique*, avec Georges de Sainte-Foix, 1912).

² Les deux revues étaient parmi les plus enthousiastes de l'importation littéraire en leur temps et traitaient souvent de questions concernant les traductions et les traducteurs, dans une forte affinité thématique également.

autres pays la traduisent et publient au même moment. Halévy et Dreyfus avaient pourtant déjà fait publier cette traduction au début de la même année par la revue anarchiste belge *Société Nouvelle* (année 8, vol. 1) – peu avant la fondation du *Banquet*. Exactement neuf mois plus tard, *Le Banquet* annonce donc le lancement de la même traduction par l'éditeur français Albert Schulz – sans l'identifier comme une seconde publication. Sans préface ni introduction dans les deux cas, ce qui distingue les deux versions est la suppression de deux longues notes existantes dans la première. Cette prouesse éditoriale a cependant besoin de lest, de visibilité et de projection – et c'est là que Wyzewa sert de cible à la campagne d'autopromotion des jeunes écrivains. Générer de la polémique avec lui permet d'attirer l'attention, la curiosité, peut-être la sympathie, et, en tout cas, les lecteurs.

Le critique d'art et de littérature polonais fut l'un des premiers à traduire et publier, dès 1891, des extraits de l'œuvre de Nietzsche, accompagnés de commentaires critiques, dans *La Revue Bleue* et *Le Figaro*. Afin d'enrichir leur propre traduction du texte et leur interprétation du sens de l'œuvre du philosophe allemand, les jeunes du *Banquet* s'attaquent donc aux essais de Wyzewa. Par exemple, Halévy et Fernand Gregh (1873-1960) publient un essai, « Frédéric Nietzsche », où ils déclarent que « le plus substantiel des articles qui ont été publiés sur la philosophie si concrète et si complexe de Nietzsche, par M. Téodor [sic] de Wyzeva [sic], doit être considéré comme non avenu » (*Le Banquet* n° 2, avril 1892: 30).

Dans la chronique « Philosophie du marteau », Robert Dreyfus commente l'œuvre du philosophe en contrepoint de la critique manifestée par Wyzewa (dans la *Revue Bleue* et dans le *Figaro*) – articles abondamment cités, et condamnés par l'auteur : dans cette chronique, il y a dix mentions du nom de Wyzewa, dont :

M. de Wyzewa égayant et mélancolique à l'égard des traducteurs, des commentateurs, des imitateurs qui vont bientôt rendre la philosophie de F. Nietzsche « aussi populaire chez nous qu'elle n'est déjà en Allemagne et dans les pays du Nord [...] ». Mais voici que [dans] le *Figaro* du 10 avril [M. de Wyzewa] continue de faire de l'œuvre entière de Frédéric Nietzsche un Manuel du parfait nihiliste. (*Le Banquet* n° 3, mai 1892: 66)

Robert Dreyfus dénonce cette compréhension : « L'erreur de M. de Wyzewa consiste à confondre le pessimisme historique [...] avec le pessimisme philosophique » (*Le Banquet* n°3, mai 1892: 69). Dreyfus finit par donner des conseils à Wyzewa.

Dans le tome n° 4 (juin 1892), dans la section Varia, le critique polonais est cité trois fois dans des paragraphes non signés et dans le n° 6 (novembre 1892), Robert Dreyfus écrit « Frédéric Nietzsche et Peter Gast », où il mentionne Wyzewa et évoque l'un de ses articles du *Figaro*, dans lequel il y aurait référence au *Banquet* (que nous n'avons pourtant pas retrouvé) : mission accomplie, les jeunes critiques et traducteurs attirent l'attention, créent la discorde, et obtiennent les appuis nécessaires à une publication réussie de la traduction de la brochure sur Wagner, qui sera rééditée par la suite.

Les premiers extraits traduits par *La Revue Blanche* de *Par-delà le bien et le mal* sont rédigés par Halévy et Gregh (tome n° 2, avril 1892), après un commentaire critique des traducteurs. Dans le tome suivant, un mois plus tard, c'est Dreyfus qui prend l'initiative de commenter l'œuvre de Nietzsche, et d'en traduire des extraits (tome n° 6, novembre 1892). Enfin, à la fin de ce même volume, la revue annonce la parution de *Le Cas Wagner*, de Nietzsche, aux éditions Schulz.

Il paraît évident que Daniel Halévy, Robert Dreyfus et Fernand Gregh réussissent à élever leurs voix dans la cacophonie déclenchée à l'occasion des premières traductions de Nietzsche en France, et trouvent une bonne place dans la course éditoriale dans laquelle s'engagent plusieurs agents face à la sortie imminente de différents ouvrages de Nietzsche en France.

4. *La Revue Blanche* et sa zizanie

Une autre revue utilisera la même stratégie, près de dix ans plus tard, contre le même Wyzewa, dans le même but. Une simple observation des titres des articles publiés au fil des volumes de *La Revue Blanche* (1891-1903) permet de déceler une polémique sur la traduction, qui se démarque parce qu'elle met en lumière l'importance stratégique d'une traduction publiée en feuilleton par un périodique à la ligne politique antagoniste à celle de la revue. Il s'agit d'ailleurs d'une œuvre de Léon Tolstoï, auteur apprécié et très commenté dans *Revue Blanche : Résurrection*, roman paru en 1900. L'ouvrage dresse une critique cinglante du système judiciaire escamotée par des thèmes religieux, publié en russe l'année précédente et qui, comme d'autres titres de l'écrivain, a provoqué une course éditoriale auprès d'importateurs et de traducteurs. Il y aura trois articles dans la revue consacrés au livre et, dans leur séquence, on peut observer une progression dans la réception de

la traduction, mais, peut-être surtout, dans la définition de la véritable cible de la critique.

D'abord, le critique d'art et de littérature Léon Blum (1872-1950, pas encore un homme politique éminent) enregistre dans la section Les Livres, sous la rubrique Les Romans, la publication des deux premières parties du roman russe, identifié, dans le sous-titre, comme « traduit du russe par Tédodor [*sic*] de Wyzewa » (*La Revue Blanche*, vol. XXI, 1900: 153) – dans la seule mention au traducteur, dans une chronique qui se focalise sur l'intrigue, tisse quelques considérations critiques, et se termine par un dessin du profil du critique – plus valorisant du collaborateur de la revue que de la figure de l'écrivain russe.

Dans le volume suivant, cependant, le chroniqueur et traducteur de Tolstoï, Adrien Souberbielle (1875-1955)³, écrit « Comment on traduit Tolstoï » : une analyse détaillée et acerbe du processus de traduction de *Résurrection*.

Par l'entremise de M. Tchertkov, admirateur et disciple résolu de Tolstoï, le droit de publier *Résurrection* en France fut vendu au plus offrant des grands journaux de Paris. C'était la volonté formelle de l'auteur. Cette fois, par exception, il n'était pas indifférent au produit de son œuvre : il comptait sur ce moyen pour faciliter l'émigration et l'établissement au Canada de malheureux secrétaires persécutés. Ce fut l'*Écho de Paris* qui obtint le droit de publication [...]. L'état-major de la rue Taibout trouva le moyen de concilier ses intérêts commerciaux avec la défense de ses conceptions sociales et religieuses. **Il suffisait de manquer de respect au plus noble penseur de notre temps et de taillader, tripoter et rapetasser.** L'*Écho de Paris* entreprit cette **sombre tâche avec l'aide de son traducteur.** (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 44)

Le critique met l'accent sur l'ironie de cette entreprise, puisque le travail du romancier va à l'encontre de l'idéologie nationaliste et conservatrice du journal français. Ensuite, il passe de la condamnation du journal et de sa position conservatrice à celle du traducteur :

³ Cette même année, il traduit « Tu ne tueras pas », publié au vol. XXIII de la revue (1900: 292-295). Il publie en livre, toujours de Tolstoï : la pièce *Le Premier bouilleur* (1899), et les essais *Réponse au Synode*, *L'Esclavage moderne, Où est l'issue ?*, et *La Racine du Mal* (1901).

J'ai dit son traducteur [...]. Il paraît certain que le traducteur et la direction du journal se sont concertés sur les mutilations qu'il importait de faire subir au texte de *Résurrection*.

Pourtant M. de Wyzewa jouit à Paris d'une solide réputation d'honnête homme. Sa connaissance de la langue russe paraissant hors de doute : il est Polonais. On pouvait faire foi de son style de lettré : il collabore à la *Revue des Deux Mondes*. Voilà des garantes considérables. (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 44).

Souberbielle assume la première personne renforçant le poids critique et accentuant l'ironie, car la *Revue des Deux Mondes* fait partie de la presse conservatrice et ne constitue donc pas, en fait, un gage de qualité auctoriale. Il dit n'avoir aucune « animosité personnelle » contre le traducteur, mais qu'il doit défendre « le public français contre l'arbitraire des hommes chargés de renseigner sur la pensée étrangère » (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 45). Le critique dresse ensuite une liste des fautes de traduction (de mots et d'expressions), et avertit : « Dans les dialogues, des répliques entières, des parties de répliques sont faussées » (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 45), ce qui rendrait difficile la compréhension de la progression des idées. De plus, les termes spécifiques aux sectes religieuses russes sont supprimés et la langue populaire est évitée, ce qui contribue à déformer les personnages de ce roman réaliste. Bref,

[t]ant d'omissions et de négligences prouvent assez avec quelle hâte irrespectueuse fut rédigé ce récit écourté, incohérent et terne qu'on nous a présenté comme la **transcription fidèle** de *Résurrection*. (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900 : 47).

S'il **supprime** mal à propos des passages entiers de Tolstoï, **M. de Wyzewa se laisse aller, par coquetterie littéraire à ajouter** au texte original des détails, des nuances, des observations qui lui paraissent convenables ou plaisants [...] Il est étonnant que le traducteur ne se rende pas compte de l'importance que prennent parfois toutes ces retouches d'apparence inoffensive. [...] J'arrive enfin aux mutilations que l'ami et collaborateur de l'*Écho de Paris* a cru devoir faire subir au texte, par conviction personnelle ou par les instances de son directeur pour

adapter le roman de Tolstoï aux goûts des abonnés de la feuille nationaliste et cléricale. (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 48-49)

La désapprobation du fait qu'il ne s'agit pas d'une « traduction fidèle » place la critique de Souberbielle aux côtés des plus actuelles de son temps, car elle exige du traducteur un engagement qui, à ce moment de l'histoire culturelle, est très loué, mais peu pratiqué. Un exemple en est le fait que les éditeurs eux-mêmes promettent une « transcription fidèle », mais produisent une version réduite de l'original, avec d'innombrables suppressions, simplifications, banalisations, et, d'autre part, selon le critique, des ajouts jugés de bon goût ou de bon ton par le traducteur. « Adapter le roman de Tolstoï au goût des abonnés à la feuille nationaliste et cléricale » : il ne s'agit pas de suivre le diktat des Belles Infidèles pour des raisons esthétiques : il en déduit un projet de vider certains contenus idéologiques qui heurterait l'opinion et le sens commun partagé par le lectorat du journal qui publie le roman en feuilleton.

Les abonnés de *Écho de Paris* ne sont pas seulement des personnes de goût distingué ; leur patriotisme est ardent et se reconnaît au loyalisme qu'ils témoignent à l'empereur Nicolas. M. de Wyzewa et son journal n'ont eu garde de blesser la susceptibilité de leurs lecteurs et se sont refusés à reproduire, écrites en bon français, des appréciations sévères du gouvernement des tsars. [...] Ils ont dissimulé le blâme infligé par l'auteur en plusieurs passages de son livre à la persécution officielle des sectes religieuses. Pas un mot non plus des massacres de Pologne dans une traduction signée d'un Polonais ! [...] Il est préoccupé de faire prévaloir en France des opinions qu'il tient pour saines et fécondes. (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 50)

Moins par esthétisme que par convictions politico-religieuses, le traducteur aurait alors, selon le critique, altéré le contenu de l'ouvrage, notamment par des mutilations flagrantes : les chapitres XXXIX et XL de la première partie, ainsi que XXIII de la seconde partie, qui traitent de la religiosité, n'ont pas été traduits non plus. Le critique conclut sa plainte contre la traduction de Wyzewa en accusant non seulement le traducteur et le directeur du journal *Écho de Paris*, qui édite les chapitres du roman en feuilletons, mais aussi l'éditeur Perrin, le « troisième coupable » de la mauvaise qualité de la traduction, qui publie un livre incomplet

(*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 52), et, de surcroît, lance une deuxième édition, encore plus incomplète que la première...

L'article s'achève sur deux regrets : la prestation, dans une autre entreprise, d'un « traducteur professionnel » (contrairement, selon Souberbielle, à Wyzewa – bien qu'il ait abondamment traduit des titres publiés en volume, et figure dans une liste de traducteurs professionnels, cf. Chevrel, 2012: 1333), connu de Tolstoï pour son « extrême désinvolture à imprimer des contresens dans un français international », M. Halpérine-Kaminski (écrivain et traducteur franco-russe, lui aussi, donc, un « infidèle », et qui figure également sur la même liste de traducteurs professionnels mentionnés) – ce que Tolstoï, bien sûr, doit, lui aussi, regretter. La deuxième raison de la tristesse de Souberbielle est qu'il existe en Angleterre et en Allemagne des « transcriptions fidèles et littéraires » de cette dernière œuvre de Tolstoï – dans une « triste comparaison » avec « le vandalisme de quelques fanatiques » (Théodore de Wyzewa et Ely Halpérine-Kaminski) en France. L'un des points de l'attaque de la tradition des Belles Infidèles est donc le fait qu'elle n'est pas pratiquée (du moins selon Souberbielle) dans d'autres pays, comme elle l'est en France.

L'attention portée à la nationalité de Wyzewa exige que le Polonais sympathise avec Tolstoï dans sa dénonciation des excès perpétrés par l'Empire russe contre son pays natal. Le traducteur est aussi mis à l'honneur lorsque la critique dénonce : « il est soucieux de faire prévaloir en France des opinions qu'il juge saines et fécondes », dans une mention implicite à son conservatisme religieux et politique.

Il est clair que la critique de Souberbielle s'adresse autant au traducteur qu'au journal : un traducteur qui mutile et agrémenté le texte de Tolstoï, et un journal catholique conservateur. Du paradoxe inhérent à cette situation, se déroule la comédie des erreurs de la traduction incomplète et volontairement altérée, en plus des manquements et des faux pas d'une tâche qui, entre autres défauts, semble être précipitée.

Le dénouement de cette critique véhémement se trouve dans la rubrique Correspondance du tome XXII (1900: 131-134), où missives et accusations sont échangées entre Wyzewa et Souberbielle : « À propos de la traduction de *Résurrection*. Deux lettres ». Cette publication d'échange de lettres et de piques enregistre la pratique, récurrente dans la revue, du droit de réponse et de réplique. Cette correspondance mérite une étude à part, en raison de la richesse des informations et des avis sur le travail de traduction, mais on ne retiendra ici que l'essentiel : Wyzewa

précise au directeur de la *Revue Blanche* qu'il a reçu une commande de traduction d'un des fils de Tolstoï, qu'il a reportée car « il n'était traducteur ni par goût ni par métier » (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 133), et que le projet de publication fut proposé à plusieurs journaux, qui l'auraient refusé. *L'Écho de Paris* n'était donc pas la première option de l'auteur, ni de son agent. Les divergences entre le texte « original » mentionné par Souberbielle et celui traduit sont dues au fait que lui, Wyzewa, a reçu un manuscrit initial de l'auteur, qui a subi des modifications ultérieures (de la main de l'auteur). Il justifie des suppressions « anodines » qui empêchaient le déroulement de l'action, et certaines modifications seraient le fruit de sa « volonté de mieux mettre la pensée de l'auteur à la portée du public français » (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 133). Le traducteur conclut sa défense en disant : « j'ai, de mon côté, l'intention d'en publier bientôt une traduction abrégée, populaire, décidé à répandre dans la foule, sinon le texte complet du comte Tolstoï, du moins la grande pensée morale qui fait le fond de son œuvre » (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 133) – nous n'avons trouvé aucune trace d'une telle publication.

Souberbielle répond au traducteur en annonçant que, puisqu'il a l'intention de faire une nouvelle traduction, il lui enverra une liste complète des erreurs ; et informe qu'il a comparé sa traduction à la version anglaise (plus fidèle et complète). Dans une véritable critique méthodologique, il commente : « Une bonne traduction serait donc, selon vous, une œuvre de critique, où quelqu'un s'aviserait d'enseigner à l'artiste ce qu'il aurait pu faire », mais

Il reste que vous vous êtes mépris sur votre rôle véritable. On ne vous demandait pas de nous faire aimer Tolstoï ; il y a beau temps que le procès est gagné. On vous demandait de resserrer notre intimité avec ce grand esprit et de nous révéler l'état présent d'une pensée dont l'évolution n'est pas encore terminée. Tout ce que vous lisiez dans *Résurrection*, il fallait le transcrire au risque d'être ennuyeux. S'il y a vraiment antinomie, ce que je ne crois pas, entre le goût français et l'esthétique de Tolstoï, vous deviez manifester cette contradiction. Votre méthode de vulgarisation, qui se pouvait soutenir au temps où Voltaire traduisait Shakespeare, ne convient plus à notre époque de culture scientifique. (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 134)

Les derniers mots de cette lettre louent l'élévation du débat – une véritable « querelle littéraire » –, mais dénoncent la compréhension qu'a Wyzewa du « travail

d'émondage qui constitue, selon [lui], la tâche du traducteur » (*Revue Blanche*, vol. XXII, 1900: 134). Débat pertinent, et, ici, pas vraiment élevé, mais relevant d'une appréciation théorico-critique élaborée. Avant tout, Adrien Souberbielle (1875-1955) dénonce la perspective dépassée, selon lui, de Théodore Wyzewa (1862-1917), d'une génération antérieure, en fait, défenseur d'une libre traduction-adaptation, par opposition à une perspective plus actuelle, « d'un temps de culture scientifique », où la fidélité au texte est une valeur positive, et garante, dans le cas d'un auteur contemporain, d'une traduction qui permette de « révéler l'état présent d'une pensée dont l'évolution n'est pas encore terminée » – sans jugement de valeur sur le contenu ni besoin de satisfaire tel ou tel lecteur, inhérents à la logique du marché.

5. Conclusion

Des fausses informations sur une supposée réponse de Wyzewa à l'attention des jeunes traducteurs de Nietzsche, et collaborateurs du *Banquet*, à la correspondance échangée effectivement entre Souberbielle et le critique polonais, tout un monde a changé. Des affronts du *Banquet* aux griefs de la *Revue Blanche*, une différence majeure : à partir de 1898, avec des manifestations publiques pour ou contre la révision du procès du capitaine Dreyfus, un nouveau rôle est assigné à l'écrivain : celui d'un intellectuel engagé qui doit braver ceux du « camp opposé » de la discorde. Les collaborateurs de la *Revue Blanche* semblent en effet combattre les antidreyfusards – et Wyzewa, catholique et conservateur à outrance, en fait partie. La cible sous-jacente de la critique est donc la position paradoxale de ce cosmopolite par contingence, traducteur professionnel, et critique spécialisé en littératures étrangères, qui finit paradoxalement par se ranger du côté des anti-cosmopolites. L'excellente biographie de Paul Delsemme (historien de la littérature de nationalité belge), *Teodor de Wyzewa et le Cosmopolitisme littéraire en France à l'époque du Symbolisme* (Bruxelles, Presses Universitaires, 1967) déchiffre quelques-unes des contradictions qui caractérisent le parcours de Wyzewa et nuance ses paradoxes.

Il reste à souligner que la *Revue Blanche* (qui a assimilé dans ses rangs les membres de la revue *Le Banquet*) a assumé un rôle décisif dans cette bataille, se projetant, à travers des manifestes et des protestations tout au long de 1898, redéfinissant et élargissant ses réseaux de sociabilité, comme une voix éminente dans le champ littéraire et sur la scène politico-idéologique qui caractérisent la société française au tournant du siècle.

RÉFÉRENCES

- CASANOVA, P. (2008 [1999]) *La République mondiale des Lettres*. Paris: Seuil.
- CHARLE, C. (1998) *Paris fin de siècle, culture et politique*. Paris: Seuil.
- CHEVREL, Y. *et al.*, dir. (2012) *Histoire des traductions en langue française. XIXe siècle (1815-1914)*. Paris: Éditions Verdier.
- LA REVUE BLANCHE. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb344304470/date.r=La+revue+blanche.langFR> (consulté : 30/01/2023).
- LE BANQUET. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb343878349/date> (consulté : 30/01/2023).
- WILFERT-PORTAL, B. (2002) *Cosmopolis et l'Homme invisible*. Les importateurs de littérature étrangère en France, 1885-1914. *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 144, pp. 33-46. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_2002_num_144_1_2806 (consulté : 19/12/2021).
- WILFERT-PORTAL, B. (2013) L'histoire culturelle de l'Europe d'un point de vue transnational. *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, s/p. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/rsl/279> (consulté : 24/11/2020).
- WILFERT-PORTAL, B. (2018) Au temps du "cosmopolisme" ? Les revues parisiennes et la littérature étrangère, 1890-1900. In: É. Stead et H. Vedrine L'Europe des revues. 1880-1920, v.2. Paris: Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, pp. 257-276.

Résumé

À la Belle Époque, les petites revues littéraires contribuent énormément à la divulgation et à l'importation de littératures étrangères. Munies d'un esprit compétitif et polémique, elles mènent des campagnes acharnées autour de titres européens disputés par les maisons d'édition françaises. Elles sont souvent animées par de jeunes écrivains qui cherchent ce que Pascale Casanova appelle le « prestige littéraire » (2002). Celui-ci s'alimente d'une dynamique circulaire entre producteurs de textes littéraires et leurs commentateurs et diffuseurs ; le prestige des uns finit par imprégner les autres, dans une économie d'assimilation ou de contagion, faisant de la collaboration à des revues spécialisées une activité valorisante. L'importation d'œuvres littéraires implique donc plusieurs intermédiaires : hommes de lettres, critiques littéraires, agents d'importation et d'exportation de livres, et traducteurs. Ceux-ci nous intéressent particulièrement puisque quelques grandes polémiques – stratégie et moyen efficace de s'intégrer dans cette dynamique – autour de la traduction servent à bâtir de nouvelles carrières et à confirmer ou renverser des réputations dans le champ littéraire. Deux petites revues parviennent à se démarquer justement par cette stratégie : successivement, *Le Banquet* (1892-1893) et *La Revue Blanche* (1889-1903) vont se servir de la polémique pour valoriser leurs propres campagnes de divulgation de titres traduits (*Le Cas Wagner*, de Nietzsche, par des membres de la première ; et des textes de Tolstoï, par des participants à la seconde) en attaquant les traductions et/ou les essais de Théodore de Wyzewa (1862-1917), important critique d'art de son temps, traducteur à succès et référence auprès des grandes revues. Pour nous aider dans notre analyse des enjeux et des agents de ces polémiques, nous aurons recours à Casanova (2008), Wilfert-Portal (2002, 2013 et 2018), et Charle (1998), entre autres.

MOTS CLÉS : Belle Époque française, Théodore de Wyzewa, *Le Banquet*, *La Revue Blanche*, traduction littéraire

Summary

During the Belle Époque, small literary magazines – known as *petites revues* – contributed significantly to the dissemination and importation of foreign literature. Driven by a competitive and polemical spirit, they led intense campaigns over European titles contested by French publishing houses. These magazines were headed by young writers who aspired to what Pascale Casanova calls “literary prestige” (2002). This dynamic is fuelled by a circular relationship between producers of literary texts, their commentators, and distributors. The prestige of some is absorbed by others, within an economy of contagion, making collaboration with specialized magazines a rewarding endeavour. The importation of literary works thus involves several intermediaries: writers, literary critics, import/export agents, and translators. These intermediaries are of particular interest because certain major controversies – strategic and effective means of integrating into this dynamic – regarding translation help build new careers and either confirm or overturn reputations in the literary field. Two *petites revues* stood out precisely through this strategy: *Le Banquet* (1892-1893) and *La Revue Blanche* (1889-1903) used controversy to promote their own campaigns supporting translated titles – Nietzsche’s *Le Cas Wagner* (promoted by members of the former) and several works by Tolstoy (championed by participants in the latter) – by attacking the translations and/or essays of Théodore de Wyzewa (1862-1917), an influential art critic of his time, successful translator, and a key figure in major magazines and journals. To support our analysis of the issues and the key figures involved in these controversies, we will reference Casanova (2008), Wilfert-Portal (2002, 2013 and 2018), and Charle (1998), among others.

KEYWORDS: French Belle Époque, Théodore de Wyzewa, *Le Banquet*, *La Revue Blanche*, literary translation